

Ciné-Bulles

Café Olé de Richard Roy

Jean-Philippe Gravel

Volume 19, numéro 3, printemps-été 2001

URI : id.erudit.org/iderudit/33700ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gravel, J. (2001). *Café Olé de Richard Roy*. *Ciné-Bulles*, 19(3), 54–55.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Café Olé

de Richard Roy

par Jean-Philippe Gravel

Dans la foulée des débats récents, tenus aux Rendez-vous du cinéma québécois comme dans la presse écrite, sur les inquiétudes que nourrit le «virage à l'anglais» d'un ensemble important de cinéastes québécois établis — du précurseur Denys Arcand aux nouveaux convertis comme Léa Pool, Robert Lepage et Manon Briand —, le troisième long métrage de Richard Roy (**Moody Beach**, **Caboose**), **Café Olé**, semble atterrir on ne peut plus à point pour relancer les hostilités.

D'un côté, l'aval d'une presse anglophone plutôt favorable à cette petite comédie sentimentale sans prétention. De l'autre, les doléances de ceux qui, on connaît la chanson, disent haut et fort qu'un compromis sur la langue n'est que la pointe d'un iceberg beaucoup plus grand, celui de l'assimilation culturelle et de l'hégémonisme.

Situé dans un Montréal qui n'ose pas dire son nom, donc présenté comme une ville multiculturelle anglophone quelconque, **Café Olé** nous plonge dans le petit univers d'un jeune homme, Malcolm (Andrew Tarbet), bien intentionné mais maladroit et, par voie de conséquence, célibataire. En attendant de rencontrer la fille de ses rêves, Malcolm passe son temps à aider ses voisins, rénover l'habitat de son père, préparer la vidéo du propriétaire italien du vidéoclub où il travaille, et échouer lamentablement dans les *blind dates* que lui proposent gentiment son frère et sa belle-soeur (Harry Standjovski et Macha Grenon).

Bref, le film se déroule sans histoire jusqu'à ce que, au fil de rencontres de hasard, Malcolm trouve en Alicia (Laia Marull), une immigrée illégale chilienne, la compagne de ses rêves. Le coup de foudre est immédiat mais promet d'être sans lendemain: poursuivie par des agents de l'Immigration, Alicia craint la déportation. Pour la suivre, Malcolm saura-t-il dire adieu à son entourage et à son confort douillet?

Vendu comme une petite «comédie originale», **Café Olé** frappe surtout par son étonnante banalité et sa mièvrerie, à mi-chemin entre la carte de souhaits et la brochure religieuse. On y affiche une bien drôle de façon d'envisager les gens ordinaires, dont l'échantillonnage se réduit ici à un ensemble de clichés multiculturels. L'exubérant Italien qui parle «avec l'accent», une maternelle «big mama» noire, une veuve qui trompe sa solitude en s'imaginant un vieil amour, une jeune lesbienne voyageuse aux parents coincés... composent parmi d'autres la mosaïque humaine de ce film qui souhaiterait n'exclure personne (à part peut-être le Québécois francophone de service), mais qui échoue lamentablement à leur insuffler une vie quelconque, voire quelque chose qui ne serait pas dicté par pur souci de «political correctness».

À cela s'ajoutent d'impardonnables invraisemblances, dont Alicia — interprétée par la très



Café Olé (Photo: Ron Diamond)

Café Olé

35 mm / coul. / 94 min / 2001 / fict. / Canada

Réal.: Richard Roy

Scén.: Emil Scher

Image: Marc Charlebois

Son: Normand Mercier

Mus.: Michel Rivard

Mont.: Jean-François Bergeron

Prod.: Ficciones Films

Int.: Andrew Tarbet, Laia

Marull, Stéphanie

Morgenstern, Dino

Tavarone, Macha Grenon

jolie Laia Marull: là n'est pas le problème — fait la plupart des frais. Traquée par l'Immigration, elle n'occupe pas moins un fort joli (et sans doute assez cher) appartement dans le quartier Notre-Dame-de-Grâce. Éventuellement renvoyée au Chili, cette jeune femme, qui ne semblait souhaiter rien de mieux que rester au Canada (sans doute parce qu'il s'agit du «plusse meilleur pays au monde»), est finalement rejointe dans son pays natal par Malcolm, avec qui elle reprend aussitôt ses ébats dans un décor digne de l'oasis du **Lagon Bleu**. En attendant que Pinochet aille se rhabiller, peut-on nous expliquer pourquoi, en premier lieu, la jolie Alicia préférerait Montréal à cet éden tropical?

Inutile d'en dire plus. Le message passe. **Café Olé** ne nous afflige pas tant parce qu'il concrétise, et en couleurs, le cauchemar des détracteurs du «virage à l'anglais», mais parce qu'il est, tout simplement, un très mauvais film. ■



Merci pour le chocolat

Merci pour le chocolat

de Claude Chabrol

par Jean Beaulieu

Il faut parfois une dizaine d'années, sinon plus, pour se rendre compte de la valeur véritable d'un film de Chabrol. Certains, comme le bon vin, vieillissent et mûrissent plutôt bien, gagnant en profondeur et en bouquet (notamment **la Femme infidèle**, **le Boucher**, **Violette Nozière**, **Betty**), tandis que d'autres aigrissent (**les Noces rouges**, **Masques**, **le Cri du hibou**). Dans le cas de son plus récent film, il faudrait peut-être mieux le déguster lentement avant de trop s'emballer.

Merci pour le chocolat débute par le mariage civil d'André Polonski (Jacques Dutronc), pianiste virtuose et veuf, avec Marie-Claire «Mika» Muller (Isabelle Huppert), PDG des

chocolats Muller. Parallèlement, une jeune pianiste, Jeanne Pollet (Anna Mouglalis), apprend au cours d'une conversation anodine avec sa mère (Brigitte Catillon), qu'elle a failli être échangée à sa naissance avec le fils du célèbre pianiste lorsqu'un quiproquo fut évité de justesse à l'hôpital. Troublée par cette révélation, Jeanne se rend chez le couple Polonski-Muller pour tenter d'en avoir le cœur net, et le pianiste décide de la prendre sous sa coupe, notamment afin de l'aider à gagner un concours de musique. Le fils de Polonski, Guillaume (Rodolphe Pauly), adolescent plutôt lymphatique, voit cette intrusion d'un mauvais œil, d'autant plus qu'il ne s'est jamais remis de la mort de sa mère, Lisbeth, décédée au volant de son auto au moment où elle allait chercher des somnifères pour son mari. Curieusement, Mika était présente lors de cette soirée.

La perversité de Chabrol se traduit ici, dans un premier temps, par son stratagème consistant à faire jouer par Anna Mouglalis le rôle de la fille qui s'imagine être la progéniture du pianiste et celui de Lisbeth, la première femme de celui-ci, qu'on ne voit qu'en photos (des autoportraits), ce qui nous lance sur la piste pourtant illogique de la pseudo-filiation entre Jeanne et André, comme en témoigne le mimétisme des scènes où la jeune fille reproduit les poses éternellement figées de la femme disparue. Dans un

Merci pour le chocolat

35 mm / coul. / 100 min /
2000 / fict. / France

Réal.: Claude Chabrol
Scén.: Claude Chabrol et Caroline Eliacheff, d'après le roman de Charlotte Armstrong
The Chocolate Cobweb
Image: Renato Berta
Son: Jean-Pierre Duret
Mus.: Matthieu Chabrol
Mont.: Monique Fardoulis
Prod.: Marin Karmitz
Dist.: Remstar
Int.: Isabelle Huppert, Jacques Dutronc, Anna Mouglalis, Rodolphe Pauly, Brigitte Catillon